



Critiques | Littérature

Hommes libres du Soudan

« Les Jango », qui évoque d'irréductibles ruraux peu portés sur l'islam rigoriste, a valu la prison à son auteur, Abdelaziz Baraka Sakin

EGLAL ERRERA

Voici un samizdat au destin singulier. A peine paru et récompensé en 2009 par un prix littéraire, *Les Jango*, du Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin, fut immédiatement retiré de la vente et brûlé lors d'autodafés. Recherché par un fervent lecteur, pourtant, le roman a circulé clandestinement en Afrique dans des éditions pirates ou en PDF sur la Toile. Quant à son auteur,

interdit de publication, persécuté puis emprisonné, il a fini par s'exiler en 2012 – il vit aujourd'hui en Autriche.

Qu'y a-t-il de si subversif dans ce texte qui nous arrive en traduction? Bien peu, en apparence. Un périple en compagnie des Jango, ces saisonniers venus de tous les coins du Soudan pour récolter le sésame, le blé et le sorgho. Leur histoire nous est contée par deux hommes issus d'une petite ville proche de l'Éthiopie et de l'Erythrée. Deux chômeurs qui, après avoir erré seuls, rejoignent justement ces Jango et s'en éprennent. Car ces marginaux sont capables de s'accommoder de la pauvreté avec grâce. Les Jango, écrit Baraka Sakin, sont « sages à la saison sèche – d'avril à octobre –, attelés à leur tâche. Ils sont fous à la saison des pluies, flambant, sans grands remords, en alcool et en femmes ce qu'ils ont laborieusement gagné, silhouettes insolites, hirsutes dans leurs jeans et baskets au goût du jour, trempés de sueur à force de labeur. Si vivants et heureux de l'être ». Pour les protagonistes, le charme est si fort qu'ils vont eux-

mêmes vouloir devenir des Jango.

Mais un jour débarquent des moissonneuses mécaniques, les privant brutalement de leur gagne-pain. Les Jango se soulèvent alors et mettent en déroute les militaires envoyés par Khartoum. Cela ne dure qu'un temps, mais leur révolte est splendide.

« J'ai vu des esclaves sur des chevaux, et des princes aller à pied comme des esclaves », dit L'Ecclésiaste (10:7). Cette phrase pourrait être l'exergue des *Jango*. Esprit libre, Baraka Sakin écrit ce qu'il pense, avec fermeté mais sans provocation ostentatoire, dans une transgression tranquille, jubilatoire, facétieuse parfois. Disgracié, il l'a été pour des raisons politiques, mais également littéraires. Ses textes exaltent la sensualité, le plaisir charnel, l'ivresse des alcools forts prohibée par le Coran, et l'amour des femmes. « Parler des femmes, c'est comme manger de la mouleita : c'est aigre, piquant mais délicieux, d'une saveur sans cesse renouvelée... » Un amour empreint de respect pour toutes, y compris pour les prostituées, superbes héroïnes de ce roman – « Une femme qui vend son corps est plus noble qu'un homme qui passe sa vie en dévotion. »

Inutile de dire que ce propos est en radicale opposition avec la doxa du régime qui sévit au Soudan depuis trois décennies – imposant une langue unique, l'arabe, et une unique religion, l'islam. Sakin, lui, n'a de cesse d'éclairer le subtil entrelacement des ethnies, de leurs croyances,

de leurs rites. Jusqu'à sa langue,

un arabe mâtiné de dialectes soudanais et des idiomes frontaliers. Il fallait la connaissance du Soudan et des lettres arabes de l'universitaire et chercheur Xavier Luffin – traducteur déjà du *Messie du Darfour* (Zulma 2016) –, pour faire entendre la polyphonie de ce « livre-monde ». Une ode splendide à ce que l'on pourrait appeler, là où il existe encore, un exemplaire cosmopolitisme africain. ■

LES JANGO

(*Al-jango masamir al-ard*),
d'Abdelaziz Baraka Sakin,
traduit de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin,
Zulma, 340 p., 22,50 €.

Le Monde DES LIVRES

Eglal Errera, 01 décembre 2016

Sauvage vitalité du Darfour

Fable cruelle sur la guerre des années 2000, « Le Messie du Darfour » a valu l'exil à son auteur, le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin

EGLAGL ERRERA

Tous les chagrins sont supportables si l'on en fait un conte ou si on les raconte», disait Karen Blixen (1885-1962). Elle ajoutait : « Je sens qu'il y a dans la vie une imagination infinie, véritablement inouïe. » Rien ne peut mieux s'accorder au travail du romancier Abdelaziz Baraka Sakin (né en 1963), nouvelle voix arabe venue du Soudan, via l'Autriche, sa terre d'exil. Les faits qu'il relate sont d'une cruauté effroyable et leur lecture serait proprement insoutenable, n'étaient la vitalité et la singularité de ses personnages,

la liberté, voire la légèreté du ton, d'une superbe et provocante désinvolture.

L'intrigue se déroule dans le désert du Darfour, dans l'ouest du Soudan, au cours des années 2000, lors de la guerre qui oppose le gouvernement de Khartoum aux rebelles du Front de libération du Darfour et qui a fait jusqu'à nos jours plus de 200 000 morts. Plus précisément, elle met en scène les massacres perpétrés par les milices janjawids, hordes recrutées et armées par Khartoum pour mater les insurgés.

Qui sont les criminels ? Telle est la question lancinante de ce texte. Celui qui égorge l'enfant et fait rouler sa tête aux pieds de sa mère avant de la violer – le janjawid ? Celui qui arme la main qui égorge et donne l'ordre de tuer – le politicien de Khartoum ? Ce-

lui qui lui obéit et veut ignorer pourquoi il tue – le soldat de l'armée soudanaise ? Celui qui laisse faire – la lointaine grande puissance exclusivement concernée par ses intérêts stratégiques ou économiques ? « Les responsables sont en Europe », déclare Abdelaziz Baraka Sakin au « Monde des livres », les autres sont des marionnettistes, ni les fils qu'ils manipulent. La cible que je veux atteindre, ce sont les couches médianes de la société soudanaise qui ont le pouvoir de régler le conflit. Je suis à la fois la voix des victimes et celle des tueurs pour dire ce qu'il en est à ceux qui peuvent agir. »

Déroutante Abderahman

Avec pour cadre ce désert qui « s'insinue dans l'être comme le serpent des légendes », *Le Messie*

du Darfour est une allégorie du vain combat contre les forces du mal. Il met en scène le duel à mort entre des janjawids et une de leur victime, une jeune fille de 17 ans dont la détermination à se venger est aussi féroce que la leur à massacrer. Au mal absolu, incarné par les janjawids, auxquels l'auteur n'accorde aucune once d'humanité, s'oppose la vitalité de celle qui, détruite de l'intérieur, va vers l'annihilation absolue. Déroutante Abderahman au corps supplicie, qui rit en apercevant le sexe rabougri du colosse, janjawid auquel elle se donne pour mieux l'assassiner. « Abderahman est une femme libre et heureuse », affirme Abdelaziz Baraka Sakin, en éclatant de rire devant l'incrédulité de ses interlocuteurs. Et lui, qu'éprouvait-il en écrivant ce livre si empli de sau-

vagerie ? *J'étais heureux*, dit-il. *Heureux comme Dieu quand il a créé Satan.* »

Le Messie du Darfour a été censuré après avoir reçu en 2009 la

plus importante distinction littéraire du Soudan. Abdelaziz Baraka Sakin a été arrêté, tous ses livres détruits. On lui a fait jurer de ne plus écrire. « J'ai juré, dit-il en riant encore, et j'ai pris l'avion pour Le Caire, puis pour Vienne. » Et maintenant, vivre et écrire sans se retourner ou bien songer à revenir un jour au Soudan ? L'éclat des yeux légèrement voilé,

LE MESSIE DU DARFOUR (Massih Darfour), D'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 204 p., 18 €.

la main posée bien à plat sur la table, la voix se fait un peu rauque : « Rentrer, c'est ce que je désire le plus au monde. » Là, on ne rit plus du tout. ■